FEUILLETON DU 2 NOVEMBRE. — N. 72

Martin Numa

Le plus grand détective du monde

par Léon SAZIE

Il pouvait donc supposer, alors que j'étais dans le lit de l'infirmerie de la caserne de gendarmerie, que je courais après les bandits.

Cette parenthèse nécessaire pour expliquer la phrase de mon ami Martin-Numa permet de reprendre le récit.

— Je ne pense pas — fit donc Martin-Numa — que ces bandits que Courville poursuivit alent pu voir autre chose de ce qui s'est passé après cette venue des gendarmes.

« A moins que l'un d'eux ait dépisté Courville et soit revenu sur ses pas par un chemin détourné.

— Dans ce cas — dit Prosper — il n'aurait rien vu. Car rien dans la maison n'a bougé, n'a changé d'allures...

« Pour voir plus qu'ils n'ont vu, il aurait fallu non seulement rôder devant la grille ou au bout du jardin, mais pénétrer dans la maison.

« Là encore il aurait fallu arriver jusqu'aux prisonniers...

« Et cela — conclut Prosper — cela eût été tellement dangereux pour celui qui l'aurait tenté que personne n'aurait osé l'entreprendre...

— Par conséquent nos ennemis ignorent encore si les hommes qui sont entrés dans la villa, sont prisonniers, ou s'ils ont pu prendre la fuite au signal donné par leurs camarades.

— Oui, chef.

— Mais, — conclut Martin-Numa — nous devons nous attendre à les voir venir dès aujourd'hui rôder aux environs.

« Quand ils ne vont pas voir rentrer leurs camarades, que l'inquiétude commencera à les gagner... ils enverront des espions... pour tâcher de recueillir des renseignements et connaître leur sort.

— Oh ! nous les verrons... comme nous les avons vus quand ils préparaient leur coup.

— Mais ils réussiront à apprendre quelque chose, comme ils ont réussi à nous fuer.

Cependant Martin-Numa, s'il avait gagné le premier point dans cette lutte nouvelle engagée contre lui par des ennemis dont il pouvait supposer la qualité mais que rien ne venait jusqu'à présent lui certifier, se trouvait quelque peu embarrassé de ses prisonniers.

En effet, il était assez difficile de les faire disparaître.

Cependant il ne pouvait les garder indéfiniment dans la villa.

Martin-Numa tenait beaucoup à ne pas les conserver plus longtemps.

Il dit à Prosper :

— Il faut redouter un coup de mains, une attaque en force, quelque chose enfin que nous eussions nous-mêmes tenté dans des circonstances pareilles.

— Mais, chef, vous avez pris vos précautions.

— Sans doute... Mais maintenant allons-nous pouvoir exécuter comme nous le voulons avec la facilité nécessaire, le plan combiné et préparé.

— Il faut l'espérer, pourquoi pas ?

— Nous verrons... Il est certain que ces hommes, s'ils continuent à montrer le courage et l'audace dont ils ont fait preuve jusqu'à présent, devront sans plus tarder tenter un grand coup pour délivrer leurs camarades.

— Ils ne peuvent se dispenser de le faire... d'abord pour délivrer leurs camarades et ensuite pour empêcher ces malheureux de subir les interrogatoires que nous ne pourrons nous priver de leur infliger.

— C'est évident.

— Or, ces hommes, nos prisonniers, doivent détenir le secret de bien des choses importantes.

— Les laisser en nos mains, c'est nous donner beau jeu pour plus tard.

Martin-Numa et Prosper revinrent donc à la villa.

Ils racontèrent à leurs hôtes charmants leur promenade matinale à Fontainebleau, offrirent à l'hôtesse des fruits nouveaux et frais qu'ils prétendaient avoir été chercher exprès pour elle.

Puis comme chacun était absolument libre de ses mouvements dans la maison et maître absolu dans son appartement, Martin-Numa et Prosper montèrent à leur chambre sous prétexte d'aller préparer leur courrier.

Dans le cabinet où ils les avaient enfermés, ils trouvèrent les pauvres diables dans le même état, mais fatigués, abattus, et vraiment misérables...

Ces quelques heures passées attachés ainsi sans pouvoir bouger, cette nuit d'angoisse, la rage concentrée, l'anxiété de l'avenir qu'ils ne pouvaient espérer bien doux, les avaient abattus.

Ils n'avaient plus l'envie ni la force de recommencer la lutte.

C'étaient deux hommes abattus, dont les yeux, loin d'inspirer la terreur suscitaient la pitié.

Ces malheureux n'étaient plus en ce moment capables de la moindre tentative d'assassinat, ni ne pouvaient concevoir la simple idée de révolte.

Dans cet état, il leur était impossible d'essayer même de fuir.

Martin-Numa avait ouvert la croisée et le jour clair était entré dans la chambre, montrant encore plus misérables ces pauvres diables.

A leurs membres gonflés par les liens, à leurs habits fripés, à la place que maintenant ils occupaient par terre, on voyait que les deux prisonniers avaient essayé de rompre leurs entraves.

Ils avaient tenté l'impossible.

Dans la lutte pour la liberté, ils avaient roulé, et maintenant — leurs liens étaient si savamment combinés — ils ne pouvaient plus se relever. Ils demeuraient à terre, couchés et dans une position qui les faisait beaucoup souffrir.

Martin-Numa leur dit :

— Il ne fallait pas chercher à vous évader. Vous auriez dû savoir que quand je tiens quelqu'un je ne suis pas homme à lui permettre de m'échapper.

« Je vous avez posés de telle façon que vous dussiez le moins souffrir, c'est vous qui avez augmenté le méchant côté de votre situation...

Il les releva comme il eût fait d'un sac qui serait renversé.

Et il les remit assis sur leur séant dos à dos...

— Voyons — leur dit-il encore. — Vous devez avoir faim, avoir soif...

« Vous allez me promettre de ne pas crier, de ne pas chercher à donner l'alarme... et je déferai vos bâillons...

« Je vous donnerai à boire et à manger.

« Voulez-vous le promettre ?

Les deux misérables pouvaient incliner la tête.

Ils firent ce signe d'assentiment.

On leur eût demandé n'importe quoi, qu'en ce moment ils eussent accepté.

Ce qui donne à penser de quelle qualité devait être la vérité que les anciens juges arrachaient dans la torture, ou la sincérité des conversions que les bourreaux de l'Inquisition provoquaient chez les malheureux infidèles.

Martin-Numa lui-même défit les bâillons.

Les deux hommes respirèrent mieux.

Mais le premier mot qui de leur bouche sortit fut une injure, une insulte à l'adresse du roi des Détectives.

— Bon ! Bon ! — fit Martin-Numa — allez-y... insultez-moi... ça n'a pas de conséquence. Ça m'est absolument égal...

« Ce que je vous demande, c'est de ne pas crier... de ne pas appeler.

Et comme dans les yeux des prisonniers il vit une lueur dont il devina la signification, il s'empressa d'ajouter :

— Non, non. Ce n'est pas à cause de ce que vous croyez que je vous demande cela.

« Non, ce n'est pas parce que j'ai peur qu'on entende vos cris du dehors.

« Parce que votre appel pourrait arriver jusqu'à vos camarades, leur indiquer le lieu de votre détention... et les engager à essayer de vous reprendre.

« Non. Non. Si cela vous plaît je puis vous conduire jusqu'à la croisée.

« Je puis vous montrer le dehors, vous faire voir les environs.

« Vous auriez cette certitude que vos amis ne sont pas là...

« Qu'ils ne peuvent rien pour vous, en ce moment.

« Mes précautions sont bien prises...

« Vous devriez en être cependant convaincus.

« Après l'affaire de cette nuit, et la façon dont a tourné votre tentative d'assassinat, il me semble que vous devriez comprendre que je suis en garde.

« Vous aviez depuis longtemps et fort bien préparé votre coup.

« Vous avez choisi la nuit propice...

« Et voilà le résultat...

« Ce n'est pas brillant pour vous...

« J'admire votre courage... votre audace. Mais mes sentiments pour vous s'en tiennent là...

« Cependant pour éviter toute confusion, pour vous épargner toute désillusion, sachez une fois pour toutes que si j'ai su de mon côté préparer ma défense, j'ai su également tout arranger pour tirer profit de ma victoire.

« Je vous ai... je vous garde.

« La villa est entourée non par vos amis en fuite... mais par des hommes à moi.

« Je vous demande de ne pas crier parce que ce serait peine perdue pour vous.

« Et parce que cela dérangerait inutilement les hôtes charmants, chez qui nous nous trouvons.

« Voilà tout, c'est l'unique raison.

« Je vous affirme qu'il n'y en a pas d'autres.

Puis il conclut :

— Maintenant, si vous voulez être raisonnables, très bien. Nous allons vous donner de quoi vous restaurer.

— Oui ! oui ! à boire ! à boire ! — dirent les prisonniers qui brûlaient de fièvre, — oh ! à boire !

— Bien !...

— Nous rétablissons vos forces, c'est encore une preuve que nous ne redoutons pas les événements. Sans cela nous pourrions vous laisser bâillonnés et sans nourriture.

« Cela vous affaiblirait...

« Et nous aurions beaucoup moins à craindre de vous.

« Croyez-moi. Il vaut mieux céder.

— C'est bon, c'est bon — dirent les prisonniers — on ne dira rien... mais donnez-nous à boire.

Prosper et Martin-Numa alors versèrent à boire aux prisonniers.

(A suivre).

Rapports de Délégués Mineurs

AUX MINES DE LENS

FOSSE NUMERO 11. — Rapports de Catteau, délégué mineur :

Je fus appelé par l'exploitant pour procéder à l'enquête d'un accident survenu le 5 octobre, dans la veine Léonard, étage de 219 mètres, à l'ouvrier Saudemont Charles, 30 ans.

De l'enquête à laquelle je me suis livré et des déclarations reçues de part et d'autres, il résulte que Saudemont était occupé dans la taille numéro 17, à soucaver le sillon supérieur de la veine Léonard. Comme il y avait un egaillette qui le gênait pour soucaver, il la fit tomber et la jeta plus haut : c'est dans ce dernier mouvement que Saudemont se heurta le pouce gauche contre un bois de soutènement et qu'il reçut une forte contusion. Je conclus donc que cet accident est dû à un cas imprévu.

— Avisé par l'exploitant de l'accident survenu dans la veine Léonard, étage de 219 mètres, au chargeur Vion Charles, domicilié à Ennevelin (Nord), je me suis rendu sur les lieux de l'accident pour y faire mon enquête. J'ai interrogé Hourdin Joseph fils, âgé de 16 ans, qui me déclara que Vion était occupé à emballer sa berline chargée dans le plan incliné. En poussant, le derrière de la berline se leva et Vion eut la main droite prise entre la bille de soutènement et le bord supérieur de la berline. Nature de la blessure : Arrachement cutané de la main droite.

D'après l'enquête à laquelle je me suis livré, et des constatations faites sur place, j'ai remarqué que la bille de soutènement, où Vion avait eu la main prise, était ôtée, et qu'elle était remplacée par une bille en fer ; la toilette de l'accident avait donc été faite avant que mon enquête soit terminée. La hauteur du plan incliné mesure maintenant 1 m 15 en dessous de la bille en fer. Donc, quand la bille en bois existait, les berlines pouvaient y toucher. J'en conclus que si la hauteur du plan avait été suffisante, on aurait évité cet accident. Pour ce motif, je rendis la Compagnie responsable.

AUX MINES DE COURRIERES

FOSSE NUMERO 13. — Rapport du délégué mineur Cavelier Alexandre :

Je suis descendu à l'étage de 240, où j'ai visité les veines Françoise et Mathilde Sud, étage de 240. Je signale à nouveau que les tuyaux à air sont trop bas à l'embranchement de la voie du fond de Françoise le cheval peut butter et occasionner un accident au conducteur. Au montage Fassiaux, l'air fait complètement défaut ; il fait très malsain : l'eau séjourne au pied du bur ; c'est très dangereux pour la santé des ouvriers. Visité ensuite les tailles chassantes et les voies de la première et deuxième descenderies de Mathilde. Dans ces tailles, je remarque que l'air est très faible ; cela dépend du mauvais entretien des portes d'aérage. L'entrée de la voie Guidez est défectueuse. Revenu ensuite à l'accrochage où j'ai visité les travaux préparatoires de l'étage 331. Je remarque, à mon point de vue, que ces ouvriers sont trop précipités dans leur travail. Des accidents sont à craindre.

AUX MINES DE LIEVIN

FOSSE NUMERO 4. — Rapport du délégué mineur A. Caudron :

Descendu à l'étage 380 mètres, j'ai visité les tailles de la veine Edouard par Julie. Dans la bewette 20 mètres, avant d'arriver à l'entrée de la voie de fond d'Edouard, il y a deux billes cassées ; elles sont chargées de cailloux qui ne demandent qu'à tomber. En outre, des billes reposent sur le tuyau à air comprimé ; il pourrait se produire que les fils de fer attachés à d'autres billes et qui soutiennent le tuyau au toit, par suite du poids du terrain, se cassent et que les tuyaux n'étant plus maintenus, tombent sur une grande longueur et entraînent des accidents.

Ensuite, à l'aiguille du double roulage, avant d'arriver au treuil 2 de la veine Edouard, il y a trois bois de voie cassés ensuivant ; le hourdage menace de s'écrouler. Quatre mètres plus loin, il y a deux billes cassées en suivant ; elles sont aussi chargées de cailloux prêts à tomber. En outre, elles sont très basses, une particulièrement, où le cheval en passant arrache des éclats avec son poitrail.

Dans le milieu de la double marche, il y a aussi une bille cassée, et sur la première levée du treuil 2, il y en a deux. Un éboulement est imminent. A la première carrure, même treuil, il faudrait renforcer, tout casse. A la première voie du treuil, on croirait une voie abandonnée depuis des années, tellement elle est dans un piteux état. Dans le branchage qui se trouve dans cette voie, il y a des réparations très urgentes à faire, ainsi que dans la 2e voie, avant d'arriver au sommet du treuil. Dans la voie levant, sommet du treuil, il y a trois bois de fond cassés en suivant. Comme on peut en juger, cequartier manque absolument d'entretien, malgré que plusieurs de ces défectuosités aient été signalées, lors de ma première visite du mois. Mais cette fois, je pense que l'exploitant voudra se rendre compte des dangers qui règnent dans ce quartier, et qu'il n'hésitera pas à les supprimer, en faisant les réparations nécessaires, car j'affirme qu'il y a urgence partout.

Ensuite j'ai visité les tailles et voies de la veine Léonard, étage 372. La carrure, au sommet de la descenderie 7, est complètement vierge de bois, et cependant il y a des cailloux qui pèsent. La voie en avant de la carrture jusqu'à la porte d'aérage ressemble à un boyau, tellement elle est basse et étroite, et encore on a entaillé les billes et les bois pour que les berlines passent; juges plutôt : une berline mesure 0 m. 97 de hauteur ; eh bien ! j'ai mesuré un endroit qui avait exactement la même hauteur !! La carrure au fond de la descenderie 7, malgré une nouvelle bille que l'on a mise, menace de s'écrouler, sous la pression d'un énorme caillou ; la sécurité de l'emballeur est très compromise, et dans la voie, 5 mètres plus loin que le plat, il y a une bille cassée dessus un énorme caillou bien découpé par une coupe de tergia, qui ne demande qu'à tomber.

Ensuite, dans la taille qui longe le retour de la descenderie 6, à la 5e, j'ai constaté légèrement la présence du gaz.

Le détroussage de la taille est dans un état de délabrement complet ; le toit tombe le long de la veine ; de ce fait les billes se dégarnissent, ce qui occasionne des vides au-dessus.

Visité aussi Beaumont. Dans la voie de fond levant, 60 mètres e navant du trouage, il y a deux billes cassées en suivant, avec quantité de terre à tomber. Plus en arrière, il se trouve un vide de 1 mètre au-dessus des billes, sur une longueur de 4 mètres, et encore quelques mètres plus en arrière, il y a un endroit où il faudrait mettre trois billes. J'ai passé aussi une revue du quartier de la veine Léonard, en haut de la bowette montante de Louis.

Dans la voie de fond, 40 mètres avant d'arriver à la porte, il y a 4 billes cassées en suivant, touchant l'une à l'autre; elles sont très chargées de cailloux.

En résumé, nombreuses sont les défectuosités; il y a lieu absolument d'y remédier de suite, si l'on veut éviter des accidents.

L'EXPOSITION INTERNATIONALE

du NORD de la FRANCE

A ROUBAIX

Grand Palais

Galerie d'honneur : Piano à queue **Schiedmayer**, meuble Louis XV.

Classes 17 et 18 : Pianos droits et à queue **Schiedmayer**.

La **Clavilian Piano Soloist**, tous pianistes virtuoses ; nouveau perfectionnement détachant nettement le chant.

Le **Welte Piano**, reproduisant de façon admirable le jeu des grand maîtres du piano.

SEULS AGENTS :

R. MANCEL Fils et Petit-Fils, 2, place de la République, **LILLE**. (Téléphone 4.10).

COQUILLES LUCULLUS RIVOIRE & CARRET

LA PRÉPARATION MILITAIRE

AVIS AUX CONSCRITS

Le Comité départemental du Nord de l'Union des Sociétés de préparation militaire croit utile de signaler aux futurs conscrits que le décret du 5 août dernier, supprimant les « affectations spéciales », ne vise que les faveurs autrefois obtenues sans titre, mais ne touche en aucune façon aux avantages résultant de l'obtention du Brevet d'aptitude militaire : choix du régiment, affectation à des emplois spéciaux, etc...

POUDRE & CIGARETTES ESCOUFLAIRE contre

ASTHME

Bronchite Chronique

EMPHYSÈME et toutes les OPPRESSIONS

GUÉRISONS RADICALES dans des cas où tous les autres remèdes avaient échoué.

Dr CH. ESCOUFLAIRE, à BAYEUX (Calvados) envoie GRATIS et FRANCO une BOITE d'ESSAI avec NOMBREUX CERTIFICATS de GUÉRISONS.

Par les

TEMPS FROIDS & HUMIDES

ne consommez d'autre apéritif que le

BANYULS-TRILLES

soigneusement préparé avec un vieux et excellent vin pur et le meilleur quinquina et vous en ressentirez les effets toniques et bienfaisants.

C'EST L'APÉRITIF D'HIVER

par excellence

recommandé par le corps médical aux Hommes, Dames et Enfants

Refuser la consommation si la bouteille ne porte pas l'étiquette.

BANYULS-TRILLES

PROGRAMME DES SPECTACLES

AU KURSAAL

Ce soir, jeudi, à 8 h. 3/4 : CLAUDINE, opérette en 3 actes.

OMNIA PATHE DE LILLE

(Rue Esquermoise)

Aujourd'hui, matinée à 4 heures. Soirée à 8 heures 3/4.

Le Dévouement d'un Gosse (dramatique). — Le Rêve d'un Joueur (interprété par le mime Séverin). — Léontine s'envole (succès comique). — Les deux Philibert (comique). — Nick Winter et l'enlèvement de Mlle Werner. — Comment une lettre nous parvient du centre de l'Afrique (très intéressant). — Pathé-Journal. — Etc., etc.

GRAND SKATING Lillois

197, RUE NATIONALE

Trois séances par jour :

10 h. 1/2, 3 h. 1/2, 9 heures.

BUFFET, AMERICAN-BAR

Cosmorama — Rowling

DEUX ORCHESTRES

T.l.j. : Cinématogr. gratis aux Galeries Lilloises

LILLIANA

Tous les jours, de 4 h. à 8 h. et de 9 h. à minuit, DIMANCHES et FÊTES

APERITIF-CONCERT

de 11 heures 1/2 à 1 heure 1/2

Concert instrumental et vocal Cinéma Gaumont. Changement de programme chaque semaine.

ENTREE LIBRE en SEMAINE.

Chronique Sportive

COLOMBOPHILIE

A LOOS

Dimanche prochain 5 novembre, **GRANDE EXPOSITION NATIONALE DE PIGEONS-VOYAGEURS**, organisée par la « Colombe Fidèle », établie chez M. Ed. Meerssmans, 20, rue d'Ennequin.

Règlement. — Art. 1er. — L'exposition est nationale.

Art. 2. — Les pigeons devront être arrivés au siège de la société le dimanche 5 novembre de huit heures du matin à midi (heure militaire).

Art. 3. — Toute inscription non accompagnée des mises sera considérée comme nulle. Les sommes perçues ne seront restituées pour aucun motif.

Art. 4. — L'exposant indique lui-même, sous sa responsabilité, la catégorie dans laquelle il veut que ses pigeons concourent.

Art. 5. — La société se chargo, aux frais des intéressés, et sans en assumer la responsabilité de la réexpédition, des envois dont les propriétaires ne pourraient se faire représenter. Dans ce cas, pour éviter toute erreur dans la réexpédition, chaque panier devra porter au verso de l'étiquette d'envoi, le nom et l'adresse de l'expéditeur.

Art. 6. — Les amateurs pourront envoyer plusieurs lots dans le même panier, mais leurs pigeons devront porter leur cachet respectif et un numéro d'ordre apparent.

Art. 7. — La société se charge de fournir le matériel, ainsi que les nourritures et soins qui seront donnés gratuitement ; mais elle décline toute responsabilité en cas de vol ou d'accident, la société s'engage à exercer une surveillance active et à prendre toutes les mesures possibles pour le bien-être des pigeons. A l'effet de rendre toute manipulation impossible pour la prise des pigeons, tous les paniers seront plombés.

Art. 8. — Tout pigeon marqué de couleur sur le corps ou autre signe apparent sera refusé.

Art. 9. — Chaque exposant recevra une carte portant les numéros des pigeons. Ils ne lui seront remis que sur la représentation de cette carte, le dimanche soir après la distribution des récompenses qui aura lieu à sept heures du soir.

Art. 10. — Le jury sera composé de MM. Boutten, de Canteleu ; Debucquoy, de Lille ; Defrennes, d'Haubourdin ; Buisine, président de la Concorde de Lille.

Les opérations du jury seront secrètes et commenceront à midi. Ses décisions seront sans appel.

Art. 11. — Aussitôt les opérations du jury terminées, les distinctions accordées seront inscrites sur chaque panier avec le nom de l'exposant, et alors l'entrée de l'exposition sera accessible au public.

Art. 12. — Les croupions blancs seront admis dans les catégories des bleus et des bleus écaillés.

Art. 13. — Les paupières roses et les bavettes blanches ne seront pas un cas d'infériorité dans la catégorie des roux écaillés, fauves, gris et meuniers.

Art. 14. — Poules uniques à 0,10. Prix et poules à 0,50 c. 1 fr. par cinq inscriptions.

Art. 14. — Les prix d'excellence recevront l'estampille du championnat Challenge.

N. B. — Octroi. — Des démarches seront faites pour que, sur le vu d'une carte de la Société, les pigeons aient libre franchise pour rentrer en ville.

Le secrétaire répondra à toute demande de renseignement. Joindre timbre pour réponse.

Classification des pigeons. — Mâles (jeunes et vieux) : 1re catégorie, bleus ; 2e catégorie, écailles bleus ; 3e catégorie, noirs écaillés et bronzés ; 4e catégorie, fauves roux, écaillés roux cendrés et meuniers.

Femelles (jeunes et vieilles) : 5e catégorie, noirs ; 6e catégorie, blancs ; 7e catégorie, couleurs diverses.

Prix d'excellence. — Il sera décerné sans distinction de couleurs :

1° Un objet d'art au plus beau mâle vieux et à la plus belle vieille femelle de l'exposition ;

2° Un objet d'art au plus beau mâle jeune et à la plus belle femelle jeune de l'exposition.

La mise par pigeon est fixée à 1 fr. 50, dont 50 centimes pour frais et nourritures, et 1 fr. pour prix. Les amateurs peuvent également faire participer leurs pigeons dans a catégorie de frais à 50 centimes, ces pigeons concourront aux prix d'excellence aux mêmes conditions que ceux classés à 1 fr. 50.

Les pigeons seront reçus par M. Beauvallet, convoyeur, et les deux régleurs de la société, MM. Roland et Ghyselin.

La vaste salle de l'exposition sera chauffée et bien éclairée.

LES COQS

A ABSCON

Lundi 5 décembre, à 5 heures, grand concours de coqs, organisé par la Société des « Mal-Partis », chez Mme Roselle, rue du Faubourg. La mise sera de 15 francs pour 60 francs. Arme réglementaires, droites ou cintrées.

FOOT-BALL

A AIRE-SUR-LA-LYS

Un match qui promet d'être intéressant aura lieu, à Aire, dimanche prochain, entre l'équipe 1 de l'Olympique Audomarois, et l'équipe 1 du Racing-Club de l'Ecole laïque d'Aire. Etant donnée la valeur des équipes en présence, nombreux seront les amateurs de sports qui se rendront sur la place des Fêtes (près de la Gare), dimanche prochain, à 3 heures, pour applaudir nos jeunes sportmens. Ce premier grand match de la saison sera suivi d'autres, également intéressants.

LES TIRS

A VIEUX-CONDE

La société de tir à la carabine « Les Tireurs de l'Ecarlate », organise un tir aujourd'hui avec carabine de six millim. en son local, chez M. Anaclet Gosselin, pour le dimanche 5 novembre prochain. Les prix seront les suivants :

Le premier abattu aura droit à un faisan, et deux lapins — le 2me abattu, aura droit à un faisan et deux lapins — le 3me abattu aura droit à un lièvre et un faisan — le 4me abattu aura droit à un lièvre et un faisan — le 5me abattu aura droit à un lièvre, un faisan, un lapin — le 6me abattu aura droit à deux lièvres, deux faisans, deux lapins — le 7me abattu aura droit à un chevreuil.

La mise est fixée à 1 fr. 50 par tireur. L'inscription se fera à partir de une heure. Le tir commencera à deux heures pour finir à six heures. Le tour commencé sera achevé et les oiseaux non abattus seront tirés au sort par fractions de cinq francs entre les tireurs non primés.

Un règlement sera affiché, les tireurs devront s'y conformer ; toute contestation sera jugée sans appel par la commission qui s'adjoindra deux tireurs étrangers.

L'heure du tir sera strictement observée.

La Pastorine

Peinture Email

Seule sur ce genre, elle ne craint pas le contact de la pompe à [illegible] et peut être appliquée au pinceau en une ou deux couches sur toutes parties et à tous prix. Se vend chez tous les Marchands de Couleurs. — Exigez la marque

Numéros 64-66-68, Route de la Révolte à SAINT-DENIS

(Seine) Téléphone 407-08

La vraie cause

Mme Dalle, 25, rue La Péronse, Tourcoing, nous dit : « Depuis 4 ans, j'avais toujours mal aux reins ; dans ma jeunesse même, j'avais eu de la faiblesse des reins, mais maintenant cette faiblesse se manifestait par de violentes douleurs. Des fourmillements dans les mains qui s'enflaient, des douleurs dans les jambes ne me laissaient aucune trêve. Mes nuits étaient bien mauvaises ; j'avais de violentes névralgies et des troubles de la vue, de l'oppression et des palpitations. Les urines étaient troubles et déposaient. Depuis que j'ai pris des Pilules Foster (Lille ; pharmacie Leclercq), mes douleurs ont diminué peu à peu et grâce à un emploi prolongé de cet excellent médicament, j'ai eu la joie de recouvrer une santé parfaite à tous les points de vue. »

Tous les troubles énumérés dans cette lettre, tels que douleurs dans les reins, vertiges, névralgies, insomnie, enflure des extrémités, oppression, urine troublé et fréquentes envies d'uriner sont causés par le mauvais fonctionnement des reins : laisser s'aggraver ces symptômes serait arriver vite à des lésions irréparables dans les reins. Tous ceux qui souffrent doivent y penser : en soignant leurs reins, ils auront trouvé la vraie cause de leurs maux et le vrai remède à y apporter par les Pilules Foster.

Foster's Backache Kidney Pills

Toutes pharmacies (3 fr. 50 la boîte, six boîtes pour 19 fr.) ou franco par poste : Spécialités Foster, H. Binac, pharmacien, 25, rue St-Ferdinand, Paris. Bien exiger la véritable marque. (51)

MARQUE DEPOSÉE

Pour se renseigner rapidement et d'une façon précise sur toutes les Valeurs de Bourse et notamment sur les Charbonnages, s'adresser au Journal

LE RENSEIGNEMENT GÉNÉRAL

publié à Lille, 5, Grand'Place.

On y trouve toutes les informations financières intéressantes et une Revue des Marchés de Lille, Paris et Bruxelles.

Le Gérant : Emile GEST.

Lille, 186 *bis*, rue de Paris.

FEUILLETON DU 2 NOVEMBRE. — N. 116

Le Bâtard de Mauléon

par Alexandre DUMAS père

Agénor essayait de lui faire croire que les Bretons ignoraient les noms des fugitifs de la nuit, il lui faisait croire aussi que les fugitifs n'avaient pu être pris. Cette nouvelle rassurait Mothril sur le sort de don Pedro, car l'obscurité de la nuit avait dû empêcher les gens du château de voir les résultats de l'évasion, et les Bertons avaient observé de garder le plus profond silence en faisant la capture.

Mothril devait donc croire don Pedro en sûreté.

Aussi commença-t-il par dédaigner les propositions de Mauléon. Mais en regardant vers la plaine, il vit trois chevaux errant dans les bruyères, et reconnut à n'en pas douter, parmi eux, lui dont le regard était si dur, le cheval blanc et feu de don Pedro, ce noble animal qui avait ramené son maître du champ de bataille de Montiel et devait l'emporter comme la foudre hors de la portée de ses ennemis.

Les Bretons, dans leur ivresse, avaient saisi les cavaliers et oublié les chevaux, qui, se voyant libres et d'ailleurs effrayés par la précipitation des agresseurs, avaient fui hors des retranchements et gagné la campagne.

Tout le reste de la nuit ils avaient erré, broutant et se jouant ; mais au jour, l'instinct, la fidélité peut-être, les avaient ramenés près du château ; c'est là que Mothril les aperçut.

Ils n'avaient pas repris le chemin circulaire par lequel ils étaient partis ; en sorte que le ravin se trouvait entre le château et eux, ravin profond, abrupte, qui les arrêtait.

Cachés par les saillies des rochers, ils regardaient de temps en temps Montiel, puis se remettaient à paître dans les anfractuosités les mousses et les madronos résineux dont la baie ressemble à la fraise par la couleur et le parfum.

Quand Mothril aperçut ces animaux, il pâlit et conçut des doutes sur la véracité d'Agénor. C'est alors qu'il se mit à discuter les conditions et à se faire promettre la vie pour lui-même.

Puis tout à coup la scène de la tente lui apparut dans son horreur. Il reconnut le lion d'or de Henri de Transtamare, la chevelure ardente de don Pedro, son geste énergique et sa vigueur ; il reconnut sa voix quand le dernier cri, le cri de mort, s'échappa strident et désespéré de sa gorge coupée.

Alors, il eût voulu pouvoir tenir Agénor pour s'en faire un étage ou pour le déchirer lambeau par lambeau ; alors il désespéra. Alors, voyant qu'on massacrait don Pedro, et ne connaissant ni la cause ni la suite de la discussion, il se dit qu'il était bien perdu, lui, l'instigateur du roi assassiné.

Dès ce moment, il comprit toute la tactique d'Agénor.

Celui-ci lui promettait la vie pour le laisser massacrer à la sortie de Montiel et pour avoir librement, indéfiniment Aissa.

— Il est possible que je meure, se dit le More ; toutefois, je tâcherai de vivre, — mais quant à la jeune fille, chrétien maudit, tu ne l'auras pas ou tu l'auras morte avec moi.

Il convint avec Rodrigo de taire la mort de don Pedro, que seuls ils avaient vue, et fit assembler les officiers de Montiel.

Tous furent d'avis qu'il fallait se rendre

Mothril essaya vainement de persuader à ces hommes que la mort valait mieux que la discrétion des vainqueurs.

Rodrigo lui-même combattit son dessein.

— On en voulait à don Pedro, dit-il, à d'autres grands peut-être ; mais nous, qu'on a fait épargner dans le combat, nous qui commes Espagnols comme don Henri, pourquoi nous massacrerait-on, quand la parole du connétable nous garantit. Nous ne sommes point Sarasins ni Mores, et nous invoquons le même Dieu que nos vainqueurs.

Mothril vit bien que tout était fini avec la résignation de ses compatriotes ; il baissa la tête et s'enferma seul dans le cercle d'une immuable, d'une terrible résolution.

Rodrigo fit proclamer que la garnison allait se rendre sur-le-champ. Mothril obtint que la capitulation n'aurait lieu que vers le soir.

On obtempéra une dernière fois à son désir.

Ce fut alors que le parlementaire vint proposer à Duguesclin huit heures du soir pour la reddition de la place.

Mothril se renferma dans les appartements du gouverneur pour se mettre en prières, disait-il à Rodrigo.

— Vous ferez, lui dit-il, sortir la garnison à l'heure convenue, c'est-à-dire à la nuit, les soldats d'abord, puis les bas officiers, puis les officiers et vous-même ; je partirai le dernier avec dona Aissa.

Mothril, demeuré seul, alla ouvrir la porte de la chambre d'Aissa.

— Vous voyez, mon enfant, lui dit-il, que tout succède à nos vœux. Don Pedro est non seulement parti, il est mort.

— Mort ! s'écria la jeune fille avec une expression d'horreur qui contenait cependant un reste de doute.

— Tenez, dit flegmatiquement Mothril, venez voir.

— Oh ! murmura Aissa, partagée entre l'effroi et le désir de savoir la vérité.

— N'hésitez pas, ne vous faites pas traîner ainsi, Aissa ; je veux que vous voyiez comment les chrétiens traitent leurs ennemis vaincus et prisonniers, ces chrétiens que vous aimez tant !

Il attira la jeune fille hors de la chambre, sur la plate-forme, et lui montra la tente du Bègue de Vilaine avec le cadavre encore étendu.

Au moment où Aissa, muette et pâle, considérait cet affreux spectacle, un homme s'agenouilla près du corps et, d'un coup de couperet breton, en sépara la tête.

Aissa poussa un grand cri et tomba presque évanouie dans les bras de Mothril.

Celui-ci l'emporta chez elle, et s'agenouillant au pied du lit sur lequel Aissa reposait :

— Enfin, dit-il, tu vois, tu sais le sort qui a frappé don Pedro m'attend. Les chrétiens m'ont fait offrir une capitulation et la vie sauve ; mais ils avaient aussi promis la vie à don Pedro. Voilà comment ils ont tenu leur parole ! Tu es jeune et sans expérience ; mais ton cœur est pur, ton sens droit : conseille-moi, je t'en prie,

— Moi, vous conseiller...

— Tu connais un chrétien, toi...

— Et un chrétien, s'écria Aissa, qui ne manquera pas à sa parole, et qui vous sauvera, parce qu'il m'aime.

— Tu crois ? fit Mothril en secouant sinistrement la tête.

— J'en suis sûre, ajouta la jeune fille avec l'enthousiasme de l'amour.

— Enfant ! dit Mothril, quelle autorité a-t-il parmi les siens ? C'est un simple chevalier, et il y a au-dessus de lui des capitaines, des généraux, un connétable, un roi ! Que lui veuille pardonner, j'y consens ; les autres sont implacables, ou nous tuera l...

— Moi !... s'écria la jeune fille dans un mouvement d'égoïsme qu'elle ne put réprimer, et qui montra au More le fond de l'âme d'Aissa, c'est-à-dire le fond du péril, et la nécessité d'une résolution prompte.

— Non, dit-il, vous, vous êtes une jeune fille belle et désirable. Ces capitaines, ces généraux, ce connétable, ce roi, vous pardonneront dans l'espoir de mériter un sourire ou une récompense plus flatteuse encore ! Oh ! Français et Espagnols sont galants ! ajouta-t-il avec un rire funèbre... Mais moi, moi, je ne suis qu'un homme dangereux pour eux : ils me sacrifieront...

— Je vous dis qu'Agénor est là, qu'il défendra mon honneur aux dépens de sa vie.

— Et s'il mourait, que deviendriez-vous ?

— J'ai la mort pour refuge...

— Oh ! je vois la mort avec moins de résignation que vous, Aissa, parce que j'en suis plus près.

— Je vous jure que je vous sauverai.

— Sur quoi me jurez-vous ?

— Sur ma vie... D'ailleurs, vous vous abusez, je vous le répète, Mothril, sur l'influence que peut avoir Agénor... Le roi l'aime ; il est son serviteur du connétable ; on lui a confié une importante mission, vous savez... à Soria.

— Oui, et vous le savez aussi, Aissa, à ce qu'il paraît, dit le More avec un regard chargé d'une sombre jalousie.

Aissa rougit de pudeur et de crainte, se rappelant que Soria, pour elle, tait un nom d'amour et d'ineffables délices.

Puis elle reprit :

— Mon chevalier nous sauvera donc tous deux. Je lui ferai, s'il le faut, cette condition...

— Ecoute-moi donc, enfant ! s'écria le More impatient de voir cette obstination amoureuse embarrasser chaque pas de la route où il voulait se précipiter, Agénor est si peu capable de nous sauver nous-mêmes qu'il est venu ici tout à l'heure.

— Il est venu ! dit Aissa... ici ! vous ne m'avez pas avertie !...

— Pour éveiller tous les yeux sur votre amour... Vous oubliez votre dignité, jeune fille ! Il est venu, dis-je, me supplier de trouver un moyen de vous soustraire aux outrages des chrétiens. A ce prix, il me promettait de me défendre.

— Des outrages ! à moi ! à moi, qui me ferai chrétienne !

Mothril poussa un cri de rage aussitôt réprimé par l'impérieuse nécessité.

— Comment feraï-je ? continua Mothril ; conseillez-moi : le temps presse. Ce soir, la place est livrée aux chrétiens ; ce soir, je serai mort, et vous appartiendrez comme une part de butin aux chefs des Infidèles.

— Qu'a donc dit Agénor, enfin ?

— Il a pro